

CAROLINE HISTOIRE NUMERO DEUX

TEXTES ATOUR DU LIVRE
PHOTOGRAPHIES DE JULIEN MAGRE
FILIGRANES ÉDITIONS 2010



TEXTES AUTOUR DU LIVRE
CAROLINE – HISTOIRE NUMÉRO DEUX
PHOTOGRAPHIES DE JULIEN MAGRE
FILIGRANES ÉDITIONS 2010

PAR

/Violaine Bellet
/Léa Bismuth
/Lionel Dax
/Gaëtan Didelot
/Marine Hugon
/Arnaud Le Guilcher
/Anne Schirmeyer
/Marc Villard
/Fabrice Destagnol
...

Julien Magre a commencé à photographier sa femme Caroline en 2000 puis ses 2 enfants, Louise à partir de 2004 et Suzanne depuis 2007. Le livre, construit de manière chronologique, est à lire comme un album de famille.

Son univers mêle l'extraordinaire à l'ordinaire sans conflit, avec une douceur mélancolique... un peu comme si chaque arrêt sur l'image pouvait nous donner, paradoxalement, le sentiment intime et perturbant du temps qui fuit... Ses photos ont l'humilité de ne rien capturer car elle n'emprisonnent rien, ne figent rien. A travers des clichés tirés de son quotidien le plus «ordinaire», Julien nous fait voyager extraordinairement loin, dans les profondeurs de cette partie de notre propre intimité que nous parvenons généralement à fuir... celle qui effleure les abîmes universels du temps, de la fatigue, de l'ennui, de tous ces instants qui, entre les moments actifs de la vie, «décrochent » un peu. Ce sont eux que Julien Magre accroche, justement et pudiquement.

Son travail photographique pourrait se définir par la soustraction (plutôt que par l'addition). Une soustraction qui ne réside pas, comme classiquement, dans le hors-champ, mais (plutôt) dans l'économie totale d'effets au coeur même de l'image.

/Violaine Bellet est scénariste – mai 2010

Insurrection permanente

Rentre tôt ne prends pas froid, mamans égarées dans Paris-Canaille,
 quand on meurt les gens se souviennent de nous ?
 Ils ont des chambres d'hôtel au paradis, peluches perdues
 sur Levallois-Galliéni, tu crois à la résurrection,
 une femme ou une mère ? Appelle-moi même pour ne rien dire,
 t'en veux combien des gosses ? Maman écrème les cieux,
 j'ai pas pleuré depuis Les quatre cents coups, les petites filles
 veulent toutes une maison jaune, arrête de sourire comme une conne,
 seule dans la nuit trahie, je me sens star dans une suite au Crillon,
 porter la vie tu parles d'une expression, je suis à l'extérieur de moi,
 c'est curieux ils disent que les petites filles respirent un air
 différent, femmes-reflet dans des vitrines de compassion, si tu me
 trompes je te tue, ça commence où l'intimité, parfois elles descendent
 dans la rue un couteau à la main, l'éternité ça fatigue, quand elle
 baise elle a envie de mourir, petite fille en pleurs dans une ville en pluie,
 Denfert, Mouton, Alésia, petits cris écrits sur les ardoises en CE2,
 je dis aime, donne-moi la main pour traverser, extases familiales
 à Monoprix, mets ta serviette, da dou ron ron peroxydée, qu'est-ce
 qui t'intéresse tellement dans la rue, elle dit que l'amour est chaud,
 que les enfants pleurent dans des chambres solitaires, un jour
 elle partira en Norvège pour bâtir des steamers, maintenant elle pense
 que la vie tient dans 60 M2, elle a peut-être raison.

/Marc Villard est écrivain – été 2010

Sonder l'intime

Ponctions du dévoilement.
 Théorie de l'oignon, pelure après pelure, l'espace se découvre
 par bribes, par indices.
 Le voyant est projeté à l'intérieur et le plan, le choix du détail,
 le renvoie vers l'extérieur. Le regard à la frontière.
 L'appareil photographique est une sonde envoyée sur Vénus...
 Après la mère, la vie comme une sieste.
 Indices indécis du réel, les instants saisis de l'histoire de Caroline
 par Julien Magre porte à la fois le voile de la pudeur et le désir
 de l'effraction érotique.
 Les chambres, les poses, les jeux, les vacances, tenir le temps
 dans ses mains, appareil en prise surprise : tout mène à faire un album
 en marge de la vie vécue qui ouvre à une narration. D'autres histoires
 à inventer. Déclat, point de départ...
 Joie assumée, montrée et voilée, comme cette lettre volée épinglée
 sur le papier peint la première chambre. Chambre claire de l'amour.
 Il s'agit donc de trouver des légendes comme des titres de nouvelles
 qu'il resterait à écrire, de jouer avec les situations, d'interpréter
 les gestes entre aperçus.

2000-2003

Lit d'automne – Spirales des souvenirs – Le temps en vrac –
 Ombre d'elle – Chambre rouge – jouissance masquée du temps –
 Le rose est sans pourquoi – Jambes à l'air – Les herbes folles –
 Baptême d'une baigneuse – Lieux interdits – Annonciation – Un nouveau
 corps – Lettre volée de l'amant – Effraction de la lumière – Les reflets
 du serment – Caroline du sud – Théâtre de la sieste – Torsion flottante –
 Anniversaire – La piste du soleil – Réveil aux stores –
 Musique du sommeil – L'attente vibrante – Femme à l'enfant.

2004-2006

Horizon Méditerranée – Le bonheur du bain – Soudain, la pluie –
 L'ange du troisième millénaire – La forêt de l'enfance – Je suis grande –
 Le vent mauvais – L'albatros rouge – Le chemin des bois –
 Le masque de l'imaginaire – Vol blanc – Cascade – Cyprès, si loin –
 Robe Maman – Déguiser, démaquiller – Devine – Bouge pas –
 Palmiers sauvages – Feu d'artifice – Voir défiler – Les diamants de la mer
 – Le cauchemar de la ceinture – Deux fleurs – MoNoM –
 L'enfant à l'écredon – On n'y va – Le ciel effeuillé – Don de Dieu.

2007-2010

Deuxième vie – Les culs nus – Bébé jungle – Je suis là – Mi ange
 Mi démon – Au milieu d'une forêt obscure – L'œil de mon ventre –
 Les secrets sucrés – Lit de mousses – Remous – Plongée dans
 le vert vallou – Flâner.

Oui je le veux bien oui. Photographier, c'est sonder l'intime.

/Lionel Dax est écrivain et historien d'art – été 2010

En 2000,

Erik Kandel a reçu le prix Nobel de médecine et de physiologie pour ses travaux effectués à l'université de Columbia (New York) portant sur la démonstration du changement moléculaire au niveau de la synapse lors de deux épreuves d'apprentissage. Ses études sur la limace de mer montrent qu'il existerait une mémoire à court terme créée par un certain renforcement des connections neuronales capables de modification chimique dans un contexte de répétition, rendant ainsi les synapses du mollusque plus sensibles. Et d'autre part, qu'il existerait une mémoire à long terme tournée vers la conservation du souvenir créée par habituation et renforcement de ses mêmes connections neuronales. Répétition, sensibilisation, habituation, renforcement, diminution de la sécrétion de glutamate.

En 2000, je ne me souviens plus très bien de l'exact moment, ni des conditions, mais le photographe a commencé à laisser traîner ses photos, dans divers lieux familiers et familiaux, incidemment, silencieusement, modestement, l'objectif à l'épaule un peu intrusif et dont le déclenchement se fit toujours inattendu et lent. Loin des limaces, l'approche de la mémoire se voudra sensible, et dès lors, il s'autoproclama chroniqueur familial à mémoire séquentielle et œil sélectif.

L'entreprise devenait soudain sérieuse entre les doigts de ma grand-mère.

Il dit je vais me marier cet été.

La dîme sera-t-elle de ne garder que le meilleur et le paisible ?
Le parti pris des choses sera-t-il de mettre le conflit dans le hors champ ?

Je sais qu'il veut être immortel.

Un jour, je lui ai dit, cruelle et solennelle, ceci mérite peut-être qu'on s'y inquiète mais ta ligne de vie ne dépasse pas 20 ans. A cette sentence présomptueuse, ou pour y avoir cru une seconde, son entreprise photographique se doit d'être pérenne : l'immortalité passera par la soustraction de son corps pour laisser celui des autres à leur éternel ennui, dans un commerce avec le temps qui passe hypnotique.

Il aime les cours d'eau, la forêt.

– Les rivières coulent, tu n'y peux rien, et ton absence à la Première Scène fait la condition logique de ton existence. Tu voudrais peut-être ne rien oublier et tout retenir, mais la forêt se densifie et s'obscurcit.

2004, 2007

Brune, rousse, blonde.

Les couleurs de l'automne sont donc féminines.

Les petites têtes s'agitent et fabriquent ces forêts mobiles, mais le rouge inquiétant des ongles écarte le risque du kitsch.

Un jour, il a dit Quand je serai grand, je voudrais faire des enfants.

Nous y voilà, maintenant.

A travailler et à tordre la mémoire comme elle vient : chaque photo viendra réinscrire différemment ce même souvenir pour se dire à la fin cela s'est passé, cela est vraiment arrivé.

De ce sentiment de familiarité, focale variable sans changement de fond Mise au point semi-automatique nostalgique pour chromatique saisonnière. Papier-peint floral fleurissant nos souvenirs et jacquard rechauffant nos petits

Pour toujours, comme avant

Nous serons l'hiver à Paris

L'été au Vert.

/Anne Schirmeyer est ma cousine – automne 2010

Paris, le 14 octobre 2010

Chère Louise,

Tu es sans doute un peu petite pour lire la lettre que je t'adresse.
Tu es même sans doute un peu petite pour lire tout court.

Garde ce mot par devers toi, tu le trouveras plus tard.
Quand tu seras une ravissante adolescente, par exemple...

Vers l'âge de 15 ans ce serait vraiment bien que tu retombes par hasard sur cette missive. Crois-moi... Elle pourrait t'être utile quand tu penseras que ton père est un vieux con parce qu'il ne veut pas te laisser fumer des joints sur le boulevard périphérique, dans une bagnole conduite par un type bourré, ou qu'il est abruti parce qu'il pense qu'il est prématuré de te déscolariser en 4ème, pour aller construire une école au Pérou.

Louise, mon enfant, si tu es remontée contre lui, fouille dans la bibliothèque familiale et mets la main sur le bouquin « Caroline, histoire numéro 2 ». Celui enrobé de toile grise. Voilà... C'est bien celui-là.

En le feuilletant, que vois-tu ? Des photos bien sûr... Des images de ta mère, de toi et de ta sœur évidemment, mais encore ? Regarde bien... Ce voile autour de vous, que dit-il ? Hein ? Concentre-toi... Il dit l'Amour, Louise. L'amour paternel fort, massif et rassurant comme un arbre au pied duquel on peut se cacher, se protéger ou dormir. Il raconte le parcours d'un type qui chérit le ciel, jour après jour, pour lui avoir permis de fabriquer avec ta mère les deux choses les plus importantes de leur vie : toi et ta frangine.

Peut-être ne sais-tu pas encore mettre un mot sur chacune de tes émotions. Elles sont encore toutes un peu nouvelles, et tu confonds douleur et tristesse, peur et angoisse... Ca viendra, ne t'en fais pas... On apprend de manière empirique et l'apprentissage ne cesse jamais.

Je voulais te parler du sentiment de jalousie. Je tente de l'illustrer. Es-tu d'accord ?

Alors... Ton amie d'école, Jeanne, (ou Emma ou Marie) a une super jolie robe. Tu la veux. Tu ne l'as pas. C'est injuste à en crever. Ca te donne envie de pleurer. C'est la jalousie. Ta sœur Suzanne est malade. Tes parents sont pétris d'inquiétude pour elle. Il te délaisse un peu. Les bisous se font rares et tu te sens seule. C'est injuste à en crever. Ca te donne envie de pleurer. C'est la jalousie aussi.

En voyant ce livre, j'ai éprouvé ce sentiment. Au début, je m'en suis voulu et après je me suis laissé aller. Je suis jaloux de toi. Jaloux de Suzanne. Votre père vous a fait un cadeau formidable que personne ne m'offrira jamais. C'est trop tard. Il vous a offert un voyage immobile au cœur de vos souvenirs. Une série d'images arrêtées au creux de l'innocence de l'enfance. Ce livre est là. Pour toujours. Le bien que

tu ressentiras en l'ouvrant t'accompagnera toute ta vie. Au fil des pages, les photos de forêt de te rappelleront le parfum de l'humus, les photos de ta mère, te ramèneront l'odeur de ses cheveux. Tu te diras qu'il y a eu un avant. Un avant les problèmes de grandes personnes ; toutes ces turpitudes qui noient ou qui délavent. Tu auras, à vie, un témoignage de ton passage dans l'eden de tes premières années.

Il est à toi, maintenant et pour toujours. Tu l'as. Tu l'auras. Tu l'offriras à tes enfants qui feront de même avec les leurs. Tu as cette chance. Je ne l'ai pas et je ne l'aurai jamais. C'est injuste à en crever et ça me donne envie de pleurer.

Alors voilà, Louise, si tu relis cette lettre à 15 ans, un soir où tu maudis ton père parce qu'il refuse de te laisser aller à la grande soirée «Techno allemande et Ecstasy», où se rendent tous tes amis, ouvre ce livre et baisse d'un ton.

Si ta colère persiste, va te coucher. Tu n'as rien compris, Louise. Rien... Et ton comportement fait que je m'en veux d'être jaloux d'une ingrate.

Je doute que ce jour arrive : Même si Dieu te met dans les pattes de son plus mauvais architecte, il ne parviendra pas à te faire pousser de travers. Pas avec des fondations aussi jolies. C'est impossible.

Je te souhaite de grandir sur une promesse de bonheur, celle qui court le long des pages du livre de ton père. Prends soin de tes proches, Je t'embrasse,

Arnaud.

/Arnaud Le Guilcher est écrivain – octobre 2010

2001, Le grand jour de mon petit amour.

Mon petit amour,

je peux te tenir au cœur de mes mains
 c'est comme si
 cet amour était fait pour ces mains-là ou
 si ces mains étaient faites pour toi
 pour te toucher te caresser
 pour appuyer ici ou
 là pour faire tourner ci ou ça pour
 ouvrir ton corps
 le déployer le disséquer
 et le panser avec tous ces films
 toutes ces pellicules comme autant
 de pansements de bandages de
 liens

tu te souviens sans doute de ce premier petit-déjeuner ici,

(ici
 je t'ai regardée prendre un bain
 tout le temps que la baignoire se remplisse
 quand tu mettais la tête sous l'eau on ne voyait plus
 que tes seins qui dépassaient
 et j'ai pensé que je voulais les embrasser
 que je voulais t'embrasser
 te donner un baiser immortel
 que tu n'oublierais jamais
 quoi qu'il arrive
 après ce premier matin
 ici)

où l'on s'est dit «c'est rigolo d'être aussi à l'aise».

ni l'un ni l'autre nous ne voulions dire
 rigolo
 nous ne savions pas combien de temps cela durerait
 d'être aussi à l'aise
 mais nous savions que nous disions
 autre chose
 que nous voyions ensemble
 d'autres choses

Ce soir on se retrouve dans la même maison

(ici
 nous avons fermé les rideaux
 et la lampe sur le chevet avec un abat-jour comme une fleur
 restera allumée
 toute la nuit
 tu ris et tu caches ton visage de tes mains
 lorsque je tourne l'objectif vers toi
 je dis qu'on va faire comme dans ce film de Truffaut
 comme dans la Peau Douce
 parce que ta peau est douce

et tu caches ton visage avec tes mains
 tu ris
 sous l'œil brillant de la lampe
 ici)

et on se dit «c'est rigolo de s'entendre aussi bien».

nous entendions la même chose
 quand nous disions que c'est rigolo
 en chacun nous retrouvons ce que nous croyions
 perdu
 en toi je retrouve ce que je croyais avoir perdu
 sans pour autant être capable de dire ce que c'est
 sans pourtant que nous ne cessions de nous perdre l'un
 dans l'autre
 pour l'autre
 ce morceau des Beach Boys
 «Oh, Caroline no» je le pensais triste
 je pensais qu'il n'y avait rien de plus triste que les derniers mots
 si tristes et nostalgiques
 «could i ever find in you again
 things that made me love you so much then
 could we ever bring them back once they have gone»
 je me trompais je me trompais
 sur toute la ligne
 pourrais-je jamais retrouver en toi
 ces choses qui m'on fait tant t'aimer
 pourrions-nous jamais les ressusciter maintenant qu'elles sont loin ?
 maintenant je comprends qu'une question est toujours liée
 à l'essence du bonheur
 parce qu'il y a tellement de réponses
 toutes plus réelles les unes que les autres
 grâce à toi
 grâce à tes yeux
 à tout ce que je vois grâce à toi

Je te regarde, je me dis comme je t'aime, que je t'aime
depuis là jusque là-bas...

(là
 un drap rouge
 des oreillers jaunes
 nous avons jeté la couette par terre
 car nous avons chaud
 et parce que je veux te voir nue à mes côtés
 là)

que je t'aime pour toujours, pour un rien
 qui aurait pu même imaginer que je devienne
 fou de toi à ce point
 que je ne puisse pas me passer de toi
 j'ai du mal aujourd'hui à comprendre
 comment j'ai pu vivre survivre jusque là
 sans ce rien

qui a tout fait basculer
je t'aime pour toujours
et pour tout.
tout ce qu'ensemble nous ressuscitons
tout ce qu'à nous deux nous rendons éternel
tout ce que nous n'oublierons jamais
rien que nous deux...
On va rester blottis l'un dans l'autre toute la vie en se souriant
le matin au petit déjeuner comme ce premier matin.
Tu es

(la Dame)

la machine l'appareil
la chambre obscure
le Leica M6

de ma vie...
Tu peux me demander l'heure maintenant et je peux
te retrouver dans le noir
de cette pièce
dans le noir plongée où je révèle tous ces instants
que nous avons capturés ensemble
sur des mètres et des mètres de pellicules
qui se déroulaient
au creux de tes entrailles
de ton boîtier
désormais baignées par mes mains
dans ces bacs
ces révélateurs
ces fixateurs
Reste avec moi et ne bouge pas d'un poil.
ni d'un diaph
ni d'une vitesse
Avec toi, je n'ai plus peur, en pensant à toi...
en te regardant, je peux sourire en pleurant,
parler en marchant,
penser en regardant
et te regarder pleurer.
Je n'ai plus peur de rien.
Je te protégerais toute ma vie.
je te donne tout ce que «j'ai»
car tout ce que je possède t'appartient
car je t'appartiens
et ne m'appartiens plus
Tu peux avoir confiance en moi jusque là-bas
(là-bas
depuis la barque on ne distingue pas
au loin le ciel et l'eau

pourtant je te dis que je vois ce qu'il y a
à l'horizon
je vois tout ce qu'il y a
là-bas)

Je te serre dans mes bras,
dans mes mains
entre mes doigts
Je t'embrasse et pose mon ombre sur toi
qui bois toute la lumière et toutes choses et leur intensité
Tout
et moi avec
si «moi» pouvait encore avoir un sens sans toi
je reste à jamais
Ton fiancé, Ton copain, Ton collègue, Ton photographe,
Ton jules, Ton canard, Ton amant, Ton mari...
Tout ce que tu (veux)
vois

/Gaëtan Didelot est musicien – octobre 2010

Les photographies de Julien, nous les connaissons : elles racontent des scènes du quotidien, elles disent, témoignent d'une vie, d'un physique, d'un instant, d'une vérité. Les images de visages de tout âge se mêlent, les silhouettes deviennent floues : le temps passe, s'évanouit en douceur.

La vie, la mort se côtoient : le lit vide de l'ancêtres disparu mais la fenêtre ouverte, des paysages d'automne, la lumière qui décline mais l'explosion du printemps, l'enfant qui s'avance dans un rayon de soleil, le monde dans ses petites mains, un monde immense ou il se pose en confiance, les yeux bandés. Car la vie est belle. Elle est douceur, elle est pureté, elle est caresse. Les bras se referment sur l'enfant, les fenêtres se taisent, le corps s'abandonne et le regard du photographe balance entre distance et intimité. S'il sourit parfois de ces instants si familiers c'est pour mieux souligner notre déterminisme : le corps cloué à terre, les petites jambes qui se mêlent mais qui partent, chacune, dans une direction différente. L'enfant promène son chien, mais il avance, implacablement vers un lendemain. La petite fille photographie le photographe et assure la continuité du temps. Et pourtant l'être est libre, libre de choisir un être parmi tous, un regard ; libre de douter, de penser, de comprendre, d'aimer ou de pleurer, libre de figer les mots d'amour en les photographiant.

Caroline n°1, 2, n°3, un livre dédié à des arrières, arrières petits enfants... une quête de l'éternité et un véritable hymne à la vie.

/Marine Hugon est la mère de Caroline – novembre 2010

Une poétique du quotidien

Julien Magre nous donne à voir une parcelle de sa vie, celle qu'il construit et reconstruit à travers son objectif photographique. En photographiant sa compagne Caroline et ses filles Suzanne et Louise, il documente son quotidien, et par là-même le rend poétique. Les photographies sont des moments de vie, volés au temps, volés à l'instant d'une vie qui se disperse. Il en reste des bribes, des morceaux de tendresse, le cadre d'un sourire ou d'un regard.

Ces moments captés donnent des images qui sont bien souvent la traduction d'un instant d'entre-deux ou d'hiatus. En effet, beaucoup de ces images travaillent le lieu du basculement entre la veille et le sommeil, ce moment où les corps se relâchent et s'oublient. C'est alors que le père ou l'amant — en veilleur attentif — décide d'appuyer sur le déclencheur : des corps allongés, endormis ou pensifs, des corps nus ou débraillés qui se donnent dans leur simplicité de vie, des bribes de corps aussi, qui, tous se laissent capter dans des draps défaits. La poésie réside dans ces moments éphémères qu'il faut parvenir à traduire. Il s'agit aussi de mettre en scène cet incommensurable instant qui est celui de l'enfance: les enfants vont grandir, leur blondeur se transformera, mais les images vont finalement perdurer. Il y a ici une enfance en acte, en jeu, dans des regards ou des sourires. Cependant, il ne faudrait pas se tromper sur la nature de ces images et croire à un simple album de famille dans lequel la photographie serait comme un passage obligé et fondamentalement social. En réalité, Magre déjoue les codes de l'album de famille au sens sociologique que lui donne la thèse de Pierre Bourdieu dans *Un Art moyen* puisque c'est dans son ensemble que la série prend sens : c'est entre les images que du temps se glisse, c'est entre les images que la tendresse s'universalise. Il n'y a pas d'anecdote, mais bien plus la construction et le montage lacunaire d'une vie.

Dans cette vie documentée, une figure féminine est omniprésente, celle de Caroline, la femme qui donne son nom à cette série. Ce qui étonne c'est qu'elle apparaît à la fois avec sérieux et bienveillance : qu'elle regarde droit dans l'objectif ou qu'elle se détourne, qu'elle apparaisse dans un miroir ou complètement bord cadre, elle reste silencieuse. Elle semble vouloir garder cachée une intimité qu'elle finira par dévoiler malgré elle. Elle est actrice de sa propre vie. Elle est là, physiquement, et irradie toutes les images de sa présence absolument irréductible. Ces images sont une déclaration d'amour à ce visage aimé.

Un autoportrait de vie ?

En regardant les images, comment ne pas penser au photographe ? Cet homme qui fait le portrait de sa vie — son autoportrait au sens fort du terme — mais qui pour autant n'apparaît nulle part directement. Un autoportrait sans visage, voilà ce que le photographe donne ici à voir. Mais c'est peut-être plus complexe que cela: l'autoportrait serait à chercher dans ce miroir qu'il tend à sa propre vie, ce miroir qu'il promène dans son quotidien. L'autoportrait c'est ici un autoportrait du regard : le photographe apparaît dans le regard de cette famille qui, finalement, lui renvoie la plus sincère et intime représentation.

Julien Magre photographie sa vie, cartographie son quotidien et les instants qu'il passe avec sa famille, tout en réinventant cette vie. Ces images sont autobiographiques certes, mais on pourrait dire que le fait même de photographier sa vie revient à la mettre en fiction, à l'élargir. C'est comme si la vie était amplifiée, c'est-à-dire rendue plus intense et plus riche par l'intervention du médium photographique. Cette amplification, c'est la mise en littérature de sa propre vie, la fictionnalisation d'instantanés arrachés à la banalité. En photographiant sa vie, Magre lui donne une multiplicité de sens, il l'ouvre sur des possibles, et sur l'imaginaire. Les images nous introduisent avec tendresse dans une vie rêvée.

/Léa Bismuth est critique d'art – novembre 2010

Que dessines-tu?

Aux enfants que je n'ai pas encore, à la femme qui sera leur mère et à la vie dont je rêve chaque matin quand je me lève.

Hiver 2010. Noël approche et je pense à vous.

Cette fillette qui court vers moi. Une urgence. Vite, vite ! Elle ne me voit pas, elle voit un territoire froid. Des murs à gauche, des voitures à droite et moi qui marche lentement au milieu de tout ça. Je traverse. Elle court toujours vers, vers, vers... À moi maintenant, à moi c'est mon tour je vous le dit Monsieur vous m'oubliez ! Dix ans que je vous cherche chère et tendre, dix ans mes enfants. Votre mère est belle, la plus belle pour vous et pour moi aussi. Elle est magnifique et je l'aime comme le vertige aime le vide. Comme un chien après un oiseau. Cherche, cherche limier ! Le chien n'abandonne pas.

35 ans et sans enfant.

Tu es heureux ?

Non.

Ah! mais pourquoi ?

Il vient de le dire.

Le pauvre.

Non plus. Je cherche. Mieux vaut mal accompagné que seul.

Ou... non. C'est l'inverse qu'on dit n'est-ce pas ? Oui mais je suis seul le soir dans mon grand appartement. Vue sur le Sacré Cœur.

Ah, voilà, c'est super ça ! Vue sur le Sacré Cœur.

Oui. Mais ça ne l'a pas fait rester.

Quand est-elle partie ?

Je ne sais plus, elle n'est pas partie, elle a disparu doucement en fondu enchaîné. Comme un M&M's dans la bouche, plus rien dans la main.

Un souvenir en travers de la gorge. J'ai cru la sentir encore mais je ne la voyais plus. Plus on s'approche plus les limites sont floues. Plus on grandit l'image, plus la figure s'évanouit dans de grands carrés de couleur, un souvenir mais pas de matière. Il n'y aura donc pas d'enfant avec nous dans le grand appartement. Vue sur le Sacré Cœur?

Oui. La voie ferrée le long d'une rue blanche.

Il a neigé hier?

Cette nuit je crois. C'était merveilleux mais elle n'est plus là pour voir ça.

Ils auraient fait de la balançoire dans le square. 1.10 Euros le tour, 10 Euros les dix. Je me demande si j'aurai un jour l'occasion de réfléchir à l'intérêt de cette économie. Il faudrait plusieurs enfants à gâter.

Allons-y il fait froid mon amour, rentrons.

À qui parles tu mon amour ?

Tu m'écoutes ?

Non mais tu parles fort.

Je parle seul. Avec toi. Je ne sais pas qui tu es mais peu importe aujourd'hui'hui. Je fais le pari d'une terre ronde qui me ramènera à moi au bout du voyage. Chercher les Indes et te trouver comme le nouveau continent, le nouveau monde. Un jour je crierai terre !

Un jour j'ai demandé à un enfant ce qu'il dessinait:
«Bah... Je sais pas ! J'ai pas encore terminé.»

